

LE POINT DE VUE DE...

Pour appuyer notre réflexion, il nous a semblé pertinent de recueillir le point de vue de personnalités qui ont pris position et ont apporté des éclairages variés sur le sujet.

« Le réchauffement climatique, ça n'existe pas »

Entretien avec JB Comby, Maître de Conférences en Sciences de l'information et de la communication.

Jean-Baptiste Comby revient sur la question du traitement médiatique des changements climatiques dans les médias, objet de sa thèse et de plusieurs travaux de recherche. Il nous explique notamment en quoi, pour ce cas précis, les médias ont contribué à valoriser le problème du « réchauffement climatique » et l'ont traité de manière consensuelle.

Pour quelle raison refusez-vous de parler de controverse à propos du changement climatique ?

Le désaccord autour du changement climatique a commencé dans les années 90, mais a eu une visibilité inhabituelle dans les médias à l'été 2009. Il s'est poursuivi jusqu'à l'été 2010, avec un pic au premier trimestre de 2010 où il y a eu quelques controverses avec une visibilité médiatique un peu nouvelle des climato-sceptiques. (...) Les controverses sur le climat ont eu certes une visibilité inhabituelle, en 2009-2010, mais elle est restée très marginale, très partielle, dans quelques journaux quotidiens comme Le Monde, Libé ou Le Figaro, ainsi que quelques émissions audiovisuelles. Dans l'ensemble des médias généralistes, cette proportion est restée très faible.

Comment le réchauffement climatique est-il apparu dans le prisme des médias ?

Précision linguistique : le réchauffement climatique, ça n'existe pas. Le climat, c'est le régime des vents, des pluies, et tout un tas d'autres choses. C'est un système très compliqué, et quand on parle de

réchauffement climatique, on sous-entend que le climat n'est qu'un système de températures, qui en plus auraient une évolution assez linéaire au sens d'un réchauffement. Le climat, c'est la moyenne du temps qu'il fait sur un espace géographique donné sur trente ans. L'expression la plus rigoureuse à employer, c'est « changements climatiques » au pluriel, « dérèglements climatiques » au pluriel.

Quel rôle tiennent les médias dans la création de ce type de définitions profanes ?

Pour les journalistes, l'expression « réchauffement climatique » était bienvenue car elle était simple à comprendre et elle renvoyait à des éléments palpables et sensibles. Suivant la manière dont ils identifient et se représentent leur public, l'expression réchauffement climatique a une valeur et une rentabilité journalistique beaucoup plus forte. C'est plus punchy, plus simple à comprendre. Et c'est très facile à illustrer : on met des soleils un peu partout, on met du rouge, de l'orange. Pas seulement les journalistes, car les ONG et associations environnementales utilisaient aussi cette expression de façon consensuelle. Certains scientifiques expliquent aussi que le réchauffement climatique ne correspond à aucune réalité, mais quand ils se retrouvent dans les médias, ils se font prendre au jeu, ils simplifient leur langage et ils emploient facilement cette terminologie là.

« On a laissé sous-entendre que

qu'il y avait un climat global parce que c'était plus vendable auprès des autorités qui finançaient »

Pourquoi un tel glissement sémantique ?

Pour aller plus loin dans les explications, il faut aussi avoir en tête la manière dont les recherches en sciences du climat se sont organisées au niveau international à la fin des années 1980. D'une manière générale, les scientifiques avaient du mal à obtenir l'attention et le soutien de leurs autorités nationales et se sont donc orientés vers les Nations-Unies. Ils ont mis l'accent sur le fait que c'était un problème global, qui concernait l'ensemble de la planète. Tout l'effort financier, humain, matériel, toutes les priorités des recherches ont mis l'accent sur des échelles de temps très longues et des échelles régionales les plus vastes possibles. Et on a laissé sous-entendre qu'il y avait un climat global, parce que c'était plus vendable auprès des autorités qui finançaient, c'est-à-dire le PNUE, mais aussi la Banque Mondiale... C'est ce qui fait qu'on a délaissé pendant 15-20 ans les recherches sur les transformations des systèmes climatiques régionaux.

Est-ce que dans l'esprit collectif, on a une image conforme à la réalité scientifique ?

Le grand souci des journalistes, c'est de rendre l'information « concernable ». Du coup, ils ont mis l'accent sur des choses qui « touchent les gens dans leur chair ou dans la chair de leurs

proches », selon l'expression d'un journaliste de France 2. Ce qui est évident, c'est que la manière dont les journalistes ont parlé du climat s'inscrit dans un périmètre du dicible qui pourrait être beaucoup plus diversifié. On a très peu d'économistes du climat dans les médias. Et la question des assurances est également très mal connue.

La médiatisation des climato-sceptiques a-t-elle été mal faite ?

Je ne crois pas que la médiatisation des sciences du climat a été mal faite. Et d'ailleurs, tous les scientifiques du climat sont plutôt satisfaits du travail des journalistes. Mais les journalistes spécialisés, eux, n'ont jamais donné la parole aux climato-sceptiques, ou alors toujours pour les décrédibiliser. La question est plutôt : est-ce que les attentes médiatiques orientent la façon de parler du travail et des débats des scientifiques du climat ? Oui et non, je pense que ça se situe davantage dans le mode de gouvernement des sciences du climat, gouvernement au sens de la gestion politique, notamment au niveau international, et de la manière dont sont définies les priorités de la recherche. Sur la problématique des OGM, par exemple, les médias ont davantage été instrumentalisés par les parties prenantes d'une controverse, ou ont peut-être joué un rôle plus important. En tout cas il me semble que Séralini a clairement fait un usage stratégique des médias.

« *Tout un tas de problèmes publics*

se sont construits sur le registre du scandale, de l'affaire, de la controverse. En revanche, sur le climat, ça s'est passé sur un registre consensuel, fédérateur. »

Mais est-ce que c'était un cas à part ?

Il y a eu beaucoup d'affaires sanitaires ou d'affaires environnementales (OGM, nucléaire, amiante, sang contaminé) . C'est tout un tas de problèmes publics qui se sont construits sur le registre du scandale, de l'affaire, de la controverse. En revanche, sur le climat, ça s'est passé sur un registre consensuel, fédérateur.

Est-ce que les scientifiques vont de leur propre chef communiquer ou se rendre visibles dans les médias pour évoquer leurs travaux ou est-ce qu'à l'inverse, ce sont les médias qui vont les chercher ? Ne retrouve-t-on pas toujours les mêmes ?

Effectivement, on retrouve un peu toujours les mêmes : Jean Douzel, Hervé Le Treut, Jean-Marc Jancovici qui tiennent une posture d'hommes doubles, c'est-à-dire à la fois scientifique et expert, à la fois dans les médias et dans les cabinets ministériels. Il y a eu une sorte de coopération : les journalistes avaient besoin du soutien des scientifiques pour avoir une crédibilité et les scientifiques estimaient que c'était important de médiatiser ce problème dans la société. Le dialogue a marché dans les deux sens. Par exemple, Mr Jouzel a invité dans son labo une journaliste environnement de France Info, pour lui montrer et lui apprendre

la science du climat, puis c'est elle qui en retour lui a fait passer une sorte de média-training informel pour qu'il comprenne la manière de travailler des médias.

N'y a-t-il pas là un risque de décrédibilisation ?

Il y a un risque mais pas au niveau des sciences du climat. C'étaient des gens qui étaient très bien avancés dans leur carrière, capables d'être prudents. Ça reste des scientifiques qui ont quand même fait leurs preuves.

« *L'information est une co-construction, les journalistes vont aussi là où les sources les amènent. »*

Au final, c'est la presse et les médias qui décident de cantonner « le réchauffement climatique » à une problématique purement scientifique, entendue comme les sciences « dures »...

L'information, c'est une co-construction, donc les journalistes vont aussi là où les sources les amènent. La notion de *source* d'ailleurs pose problème. C'est difficile de dire que ce sont les journalistes qui décident de ne parler que de ça, ce n'est pas comme ça que ça se passe dans la réalité. Les interactions entre les journalistes et les sources sont beaucoup plus complexes. Mais les sources régulières proviennent principalement de trois domaines : sciences, pouvoirs publics et sphère associative.



Jean-Baptiste Comby a soutenu sa thèse en 2008 : *Créer un climat favorable, Les enjeux liés aux changements climatiques : valorisation publique, médiatisation et appropriations au quotidien*. Il a écrit de nombreuses publications sur le sujet depuis.

« Il y a souvent un très grand écart entre ce que dit la science et la manière dont c'est répercuté dans les journaux »

Entretien avec Sylvestre Huet, journaliste scientifique au journal Libération

Le 26 octobre dernier, Sylvestre Huet nous accordait un entretien téléphonique. L'affaire Seralini, les relations entre le monde scientifique et les journalistes spécialisés, les règles d'or du traitement journalistique de la science, le contournement de ces règles, la méfiance des scientifiques vis-à-vis des médias, l'ignorance générale face aux débats d'actualité... Le journaliste revient avec nous sur ces différents éléments, avec passion et sans langue de bois.

Au-delà de la récente affaire Seralini, pensez-vous à d'autres cas significatifs au cours desquels les résultats d'une étude scientifique ont pu faire polémique, lors de la publication d'articles dans la presse ?

Bien sûr, par exemple les articles de climatologie et la lutte scientifique entre Vincent Courtillot et Edouard Bard en décembre 2007, ou encore l'article sur la bactérie au soufre de Felisa Wolfe-Simon, qui a suscité un gros doute au moment de la publication et, dès le lendemain matin, une controverse scientifique. Il y a eu également l'affaire des neutrinos, plus rapides que la lumière, et qui finalement ne l'étaient pas ! La liste est très longue en fait.

Quels en sont les points communs entre les différentes polémiques, est-ce une question de diffusion de l'information ou bien la validité de l'information elle-même qui est remise en cause ?

Il y a deux problèmes. D'abord il y a celui de la transmission, à la presse, du contenu publié dans les revues à comité de lecture. Là, les règles établies dans les relations entre le monde scientifique et les journalistes spécialisés en sciences sont assez simples. Les meilleures revues informent les journalistes spécialisés, au moins une semaine avant les publications, en les donnant sous forme d'« embargo » via des systèmes d'accréditation et d'engagement visant à le faire respecter. Cela permet aux journalistes spécialisés en sciences d'avoir les

articles scientifiques à l'avance, et donc de consulter l'avis d'autres scientifiques et d'avoir ainsi la possibilité de vérifier les sources. Une publication scientifique n'est pas nécessairement vraie, il est donc prudent et modeste de faire les choses dans les règles.

Le second problème, c'est lorsque des scientifiques, au-delà de leurs publications scientifiques, veulent jouer un rôle dans la société et se servir de leurs publications pour soutenir telle ou telle idée : ils sont parfois conduits à vouloir tricher avec les règles. C'est ce qui est arrivé dans l'affaire Seralini. (...) L'équipe de Seralini, de manière délibérée, a donné cet article à quelques journalistes, choisis en général pour leur inclination idéologique pour le sujet posé, et leur a fait signer un accord de confidentialité qui leur interdisait de montrer cet article à d'autres scientifiques. Le prétexte donné était une crainte de se voir *in fine* refuser la publication en dernière minute, sous prétexte qu'elle aurait été éventée. En fait, cet argument est complètement faux, car le risque était absolument inexistant. L'objectif était plutôt de n'avoir que des présentations favorables le premier jour de publicisation (...). Et évidemment, cela a soulevé la colère des journalistes spécialisés en sciences, parce que cette rupture avec les bonnes pratiques est inacceptable.

« Seralini a gagné "jeu/set/match" »

Dans le fond, Seralini devait bien se douter que, non seulement il se ferait critiquer sur sa manière de faire et donc de rompre avec les règles, mais que cela soulèverait encore plus de polémique. C'est un double risque qu'il a pris.

Le risque est très faible. Et puis de toute façon son objectif n'était pas sa propre réputation scientifique ou sa propre réputation de personne mais une sorte de combat politico-médiatique, sur fond d'idéologie. En réalité, l'histoire a prouvé qu'il a eu raison de faire ça, parce que la critique (celle que je viens

de donner) a été très peu reprise par la presse et n'est que peu parvenue à l'opinion publique. Seralini a gagné « jeu/set/match » en termes de conviction de l'opinion publique.

Est-ce que vous constatez que, ceux qu'on nomme les chercheurs ou les experts, manifestent une crainte à l'égard des médias pour « vulgariser » leurs travaux auprès du grand public ?

On ne peut pas mettre dans le même sac tous « les scientifiques ». Il y a de tout. Il y a ceux qui ne veulent jamais parler ; Il y a ceux qui n'arrêtent pas de parler ; Il y a ceux qui ne parlent que du sujet sur lequel ils sont compétents ; Il y a ceux qui parlent d'absolument tout et n'importe quoi ; il y a ceux qui ont une expression très calibrée, très soucieuse, très scrupuleuse... Et puis il y a ceux qui dérapent complètement. Oui, il y a des scientifiques sincères et honnêtes qui ont peur des médias, parce que la presse, les techniques journalistiques, le contexte dans lequel on écrit, les fonctions des journaux font qu'il y a souvent un très grand écart entre ce que dit la science et la façon dont elle est transcrite dans les médias.

« C'est plutôt bien que des scientifiques soient méfiants »

La méfiance que pas mal de scientifiques ont vis-à-vis de la presse, repose sur le fait que, très souvent, ils sont scrupuleux et donc veulent que ce qu'ils disent soit fidèlement reporté, avec les nuances, les incertitudes etc. Et très souvent ce n'est pas ce qui est fait, parce que le langage utilisé dans la presse grand public n'est pas celui de la science, évidemment. Ainsi, il est assez difficile pour beaucoup d'entre eux, parce que contraire à leur pratique professionnelle, mais aussi à leur éthique, d'accepter cette réduction du propos, cette simplification qui, assez souvent, tombe dans le simplisme, voire carrément dans le contresens complet. Donc c'est plutôt bien que des scientifiques soient méfiants parce que cela repose sur quelque chose de concret.

« Souvent, par manque de maîtrise du média audiovisuel, ils [les scientifiques] se font piéger »

Certains chercheurs vont être formés à du média-training, qu'en pensez-vous ?

Ce n'est pas une mauvaise idée car aujourd'hui, ils sont de plus en plus confrontés à des médias qui leur demandent de s'exprimer directement, notamment ceux audiovisuels, sans l'intermédiaire du journaliste, dont le rôle va se limiter à couper les propos au montage. Cela réclame une maîtrise des techniques d'expression orale (et parfois même de gestuelle), qui n'est absolument pas enseignée à l'université et qui ne fait absolument pas partie d'un cursus de scientifiques. Certains scientifiques (très rares) sont doués pour la parole publique. Mais souvent, par manque de maîtrise du média audiovisuel, ils se font piéger ou ils se piègent eux-mêmes avec des phrases qui, en fait, n'expriment pas vraiment ce qu'ils veulent dire(...). Donc, média-training, oui, à condition de bien avoir pour objectif de transmettre un message le moins mauvais possible, par rapport à la science produite.

Pensez-vous que les citoyens aujourd'hui sont suffisamment (bien) informés des controverses et des débats scientifiques en cours ? Notamment sur la question des OGM, est-ce qu'ils ont les clefs pour comprendre les enjeux et savoir où se positionner ?

Bien sûr que non ils ne les ont pas, et cela pour diverses raisons. La première c'est que l'immense majorité des français ne sait pas ce qu'est la science qui est derrière les plantes transgéniques et ignore les principes de base de la biologie et de la biochimie. En conséquence, leur approche du sujet n'est pas instruite.

Ça c'est la première réponse, c'est l'ignorance, mais c'est une ignorance normale je ne reproche rien à personne. Ensuite il y a le fait que, comme c'est un sujet de conflit politique, idéologique et économique, il y a des acteurs sociaux (les ONG, les entreprises, les hommes politiques) qui

se battent sur ce sujet devant l'opinion publique. Et ils se battent avec quoi ? En général ils se battent avec des arguments de type propagandistes ou publicitaires et donc, pour faire simple, ils mentent tous. plutôt qu'un des acteurs qui essaye d'expliquer sincèrement les enjeux économiques, sanitaires ou politiques qu'il y a derrière ce genre de sujets, ils cherchent simplement à gagner une bataille d'opinion, et peu importe les moyens. Ainsi, les médias qui sont au milieu de tout ça, réagissent en général à la seule aune du « qu'est-ce qui va faire vendre ? ». (...) Voilà pourquoi, les raisons pour lesquelles l'opinion publique peut difficilement se prononcer en connaissance de causes sur un tel sujet, sont vraiment très profondes.

Dans quelle mesure pourrait-on imaginer que la presse journalistique puisse transmettre mieux ou autrement ces connaissances scientifiques, de manière la plus neutre possible ? Est-il possible de mieux faire ?

Bien entendu, on peut mieux faire, mais il ne faut pas se bercer d'illusions. Cela repose certes sur le travail d'individus, mais il y a aussi des contraintes structurelles : vous écrivez pour qui, pour quel public, dans quel journal, avec quelle direction... Et là, malheureusement, ce qu'il faut bien constater, c'est qu'il n'y a que très peu de motivation dans les directions des journaux, pour faire du travail à visée culturelle ambitieuse sur les questions scientifiques. (...).

« Les médias réagissent en général à la seule aune du « qu'est-ce qui va faire vendre ? »

Quelle différence établissez-vous entre le statut de chercheur, de scientifique, et la figure de l'expert ?

La différence, c'est qu'il y a des scientifiques qui ne font pas de recherches. Un ingénieur de l'aéronautique c'est un scientifique, il a fait des études scientifiques en physique et en maths. Cependant, il n'est pas là pour produire de la science nouvelle, Il est là pour utiliser la science

qui existe. Un chercheur c'est un scientifique dont le métier est de produire de la science nouvelle, d'avoir des théories nouvelles (...). Un expert ce n'est pas quelqu'un qui a un métier d'expert. C'est un scientifique ou un chercheur qui est en situation de répondre à une commande d'expertise, qui a été faite par l'Etat, le gouvernement, une collectivité locale, ou encore l'assemblée nationale, pour répondre à une question que ces institutions (qui doivent prendre des décisions) se posent. (...) Une bonne expertise n'est pas solitaire. C'est toujours une expertise collective. (...) Personne ne se proclame expert, personne n'est expert seul.

Le lanceur d'alerte a quel profil quant à lui ?

Le vrai problème du lanceur d'alerte, c'est que si c'est une auto-proclamation, il y a un risque énorme que ce ne soit pas une vraie alerte. (...) Derrière l'idée du lanceur d'alerte il y a l'idée d'un dysfonctionnement quelque part, dans le système, qui doit alerter. Je prends l'exemple du Médiateur. On a dit que Mme Frachon c'est un lanceur d'alerte. Pas tant que ça, pourquoi ? Parce qu'elle n'a pas été victime, elle, de dysfonctionnement. C'est-à-dire que la direction de son hôpital ne l'a jamais découragé de faire cela, au contraire elle l'a soutenu. On ne peut pas dire qu'elle a agi contre le système dans lequel elle travaillait.

Avez-vous en tête un ou des « vrai(s) » lanceur(s) d'alerte ?

Clairement, sur l'amiante, il y a eu une volonté d'étouffer le discours des personnes qui pointaient du doigt les problèmes liés à ce matériau. ●●●



Après des études d'histoire à Paris-1, S. HUET est devenu journaliste professionnel en 1983. Spécialisé en sciences depuis 1986 il travaille à Libération depuis 1995. Il a publié plusieurs livres: Nucléaire, les scénarios du futur (La ville brûle, 2012)- L'impoteur, c'est lui; réponse à Claude Allègre (Stock, 2010)- Climat : les savoirs et les possibles. Avec Hervé Le Treut, Olivier Godard et Jérôme Chapellaz (La ville brûle, 2010)

« La polémique et le scandale ne sont plus véritablement des risques mais plutôt des occasions de faire des coups. »

Entretien avec Francis Chateauraynaud, sociologue, EHESS

Comment énonce-t-on la science aux profanes ?

La contrainte majeure est celle de l'énonciation de choses complexes alors que les médias s'adressent à un public tout-venant [...]. Pour les médias généralistes, comme la contrainte de traduction a déjà été prise en charge par les revues scientifiques, cela crée une chaîne de retraductions qui conduit parfois à des simplifications ou des versions imagées qui peuvent poser problème. Cela représente un coût élevé de former des gens capables de faire les bonnes interprétations [...], ce qui renvoie à l'économie de la presse. Concernant les revues scientifiques de grande diffusion, cela fonctionne beaucoup à l'autorité et au crédit. [...] Après le recoupement [d'avis différents], il y a la distanciation : le média doit se tenir à distance des énoncés et des actes produits par d'autres [...].

« C'est souvent dans des débordements ou des déséquilibres d'attention que se produisent les fautes imputées aux journalistes »

On constate souvent un manque de recul des journaux, et [...] une tonalité souhaitée par la rédaction. Enfin il y a le problème du timing: [...] La presse écrite, hebdomadaire ou mensuelle, bénéficie de bien plus de recul que les médias pris dans le flux continu, mais du même coup prend le risque d'intervenir à contretemps. Aujourd'hui les médias généralistes rebondissent [sur les flux du Web]. La science reste [...] sur un temps beaucoup plus long – et heureusement! [...] Mais toutes ces contraintes sont faussement rigides : On peut prendre plus ou moins de temps pour [mettre en perspective ce qui a déjà été dit ou redit par d'autres], renoncer à la précipitation et au scoop, se défier du « temps réel », souvent illusoire [...] sans se contenter de copier/coller des communiqués [...] à chaud.

Quels sont les médias qui énoncent la science ?

En France toute une gamme [de revues traite spécifiquement de la science], depuis *La recherche*, *Science&Vie*, [...] mais il y a aussi toute une presse spécialisée, plus sectorielle, qui traite de recherche scientifique en permanence, depuis *Le Quotidien du Médecin* jusqu'au *Journal de l'Environnement*, avec des journalistes ou

des experts qui savent lire des résultats d'études scientifiques. [...]

« Les médias généralistes sont obligés de rappeler des choses [...] supposées connues. Dans les sciences on n'avance pas si à chaque énoncé on doit rappeler tous les prérequis. »

Il y a donc un effet d'empilement. Du coup il y a toujours un frein et un temps de retard dans les médias. Une des stratégies consiste alors à donner la parole aux acteurs. Mais c'est là que les choses peuvent basculer : car on ouvre une tribune [...] dans laquelle des doctrines, des thèses ou des hypothèses vivement controversées peuvent être énoncées comme valides ou dominantes, ce qui peut engendrer une polémique sur ce qu'on laisse dire, [...] les raccourcis engendrés par le supposé manque de place – je dis « supposé » parce qu'il y a souvent de la place pour des images, des photos de personnes voire des encarts publicitaires. Les chercheurs sont aussi souvent conduits à répondre à des questions mal formulées qui génèrent plus de polémiques que de controverses.

Quelles sont les contraintes propres aux médias et à la science ?

[...] Certaines contraintes ont été réveillées par l'affaire provoquée par l'étude de Gilles-Eric Séralini sur les OGM. Pour comprendre les multiples éléments de l'affaire, il faut les remettre dans une histoire longue des conflits autour des biotechnologies en agriculture [...]. Pour les médias, cela a soulevé le problème de l'embargo. Ce terme désigne des règles assez strictes [...] sur les publications médicales. C'est un compromis destiné à laisser un laps de temps pour trancher entre la contrainte du contrôle du marché et du contrôle de l'information, et surtout pour ne pas diffuser n'importe quoi. Dans l'affaire Séralini [...], il y a deux arguments critiques : cet embargo aurait été violé par le *Nouvel Observateur* qui aurait été trop vite. [...] Normalement on laisse le temps de la relecture, de faire des recherches, de recouper, de prendre de la distance, et de vulgariser pour ne pas reprendre l'article scientifique tel quel. La deuxième ligne d'argumentation est très liée au contrôle des droits de l'information : il y a des

accords entre journaux scientifiques et généralistes. Il ne faut pas rêver, il y a de nombreuses transactions et la science ne surgit pas comme ça dans les médias. Cela dit, on ne peut pas dire que les médias instrumentalisent la science, ou l'inverse. Il y a une co-construction de ce qui vaut la peine d'être sorti et du choix du moment opportun.

« La polémique et le scandale ne sont plus véritablement des risques mais plutôt des occasions de faire des coups. »

Quelle est la place de la communication dans les groupes de recherche ?

Aujourd'hui, la communication n'est pas le monopole des journalistes et il n'y a pas que les grandes entreprises qui font de la comm' : elle est partout ! Dans le moindre laboratoire [...] il y a des cellules de communication : cela veut dire qu'il y a de l'information prémâchée venant d'acteurs qui partent à la recherche de publics ou d'espaces de circulation ou de valorisation. [...]

« Les contraintes médiatiques ne sont pas en soi incompatibles avec les contraintes scientifiques, tout va dépendre des retraductions successives que vont leur faire subir les acteurs, et le temps qu'ils consacrent au traitement de l'information. »

Peut-on dire qu'il y a un rapport de force entre scientifiques et médias ?

Les « scientifiques » et les « médias » n'existent pas vraiment comme deux blocs qui se feraient face. Un chercheur individuel est très différent du directeur d'un programme gérant des millions d'euros de crédit de recherche. [...] Par ailleurs, il faut distinguer le scientifique en tant que chercheur et en tant qu'expert. S'il y a un rapport de force, il va dépendre de la nature de l'enjeu et de la manière dont évoluent les jeux d'acteurs autour de cet enjeu. Faire se prononcer un scientifique sur une controverse, ou sur les travaux de collègues [...] ne donnera pas la même chose que de l'interroger sur ses propres recherches. [...] Il y a un point important : les réseaux d'interconnaissances. Tous les journaux qui communiquent sur la science ont des pigistes ou des spécialistes qui sont eux-mêmes en contacts, par les colloques et

différents lieux de rencontre, avec des chercheurs. Ils ont leurs correspondants. Les rapports de force sont très souvent entre des réseaux, passent par des associations, des organismes et des sociétés savantes, plus qu'entre les médias et les scientifiques.

En revanche certains scientifiques vont avoir des facilités à faire passer une tribune ou une information dans tel ou tel journal, ou sur un média audiovisuel. Et bien sûr, il y a des habitués, [...] des maîtres de la communication médiatique. Ils deviennent parfois des bêtes noires dans leur discipline, car ils interviennent partout, parlent au nom de collègues qui ne leur ont donné aucun mandat. Ils ont une espèce de privilège lié à la réputation, au crédit capitalisé sur leur nom. Par exemple le fait que Claude Allègre soit loin d'être compétent sur de multiples domaines ne semble pas l'inhiber pour intervenir sur divers sujets, parce qu'il joue d'une aura politico-médiatique et d'un savoir-faire.

« Les rapports de force vont changer en fonction de qui prétend représenter la science et du degré d'opposition existant entre des réseaux scientifiques sur tel ou tel sujet controversé. »

Les médias peuvent-ils être manipulés par des scientifiques pour influencer le débat public ?

La presse est encore pluraliste, du moins on peut l'espérer. Dans le cas d'une manipulation, une réplique surgirait très rapidement et la manipulation se retournerait contre le manipulateur, sauf si l'enjeu est de semer le doute dans l'opinion, de créer de toutes pièces des débats sans fin et de noyer le poisson – comme dans le cas du climatocépticisme. [...] Il y a toujours un écart abyssal entre ceux qui sont dans l'action et la pratique et ceux dont le métier est de produire des commentaires[...]. Il y a une asymétrie qui fait que la manière dont les médias représentent une réalité ne pourra jamais être totalement satisfaisante pour le praticien ou le spécialiste. [...] Des débats contradictoires bien menés et des dispositifs de vigilance collective sur les procédures d'expertise [sont nécessaires].

Si rapport de force il y a entre médias et sciences, il se situe plutôt sur la définition de ce dont on parle : ce qu'on peut expliciter ou non, ce qui fait sens pour les lecteurs. Cela crée une tension à la fois cognitive et normative.

Et comme rien n'est simple, il y a encore un autre problème :

« On prend souvent le lecteur pour un imbécile, de sorte que l'on simplifie les énoncés et les formules au point de provoquer des réactions et d'engendrer des

polémiques. »

[...] Dans ce genre de problème, se joue un des drames épistémiques de la démocratie : car c'est aussi au lecteur d'aller se cultiver, de renforcer sa capacité de lecture critique. Il faut donc constamment lui dire, a minima : « attention, c'est compliqué, mais c'est à vous d'aller voir les définitions, d'aller fouiller dans la documentation en ligne, quitte à commencer par Wikipédia... ».

Existe-t-il un média plus pertinent pour faire le lien entre les scientifiques et les citoyens ?

[...] Il n'y a pas de support idéal : cela va dépendre des objets, des choses en cause. Je ne pense pas qu'il y ait de médias qui pourraient traiter toute sorte d'objet [...]. Pour assurer une bonne relation de compréhension, les médias sont inférieurs aux formes de rencontre publique. [...] Citoyens et scientifiques gagnent à se rencontrer à travers des interactions directes plutôt que de s'en tenir au seul univers des textes médiatiques.

Quelle est l'influence des médias dans le champ scientifique ?

Les sciences sont aujourd'hui emportées par une économie de la promesse. [...] Les sciences se théâtralisent et sont en train de se transformer elles-mêmes en médias, car les chercheurs et leurs institutions sont soumis à une rude compétition pour la visibilité et l'attraction de financeurs et de publics, des industriels aux étudiants...

Est-ce que les politiques provoquent un emballement médiatique ?

[...] Dans le court terme oui, les médias réagissent fortement aux paroles politiques – et si les politiques se saisissent d'une controverse d'origine scientifique, ils lui donnent une portée différente, en exagèrent certaines dimensions. Pour qu'il y ait des effets structurants, il faut autre chose que la parole des politiques dans les médias, il faut que des milieux d'activité, ayant une connaissance des enjeux, des dispositifs, des pratiques en cause, réagissent aux controverses ou aux débats publics et en fassent quelque chose. L'effet des médias n'est pas uniforme et n'est pas toujours direct, car [...] la parole médiatique ne vient pas se poser dans un désert et ne va pas définir toute seule la vision du monde d'une personne ou d'un groupe [...]. L'influence de la parole publique – même de personnages politiques importants – se dilue, se perd dans le bruit de fond médiatique [...]. Mais soyons sérieux : les politiques ne lisent pas la science. [...] Il existe un Office Parlementaire d'Évaluation

des Choix Scientifiques et Technologiques créé [...] pour permettre l'examen et la délibération autour de grandes questions scientifiques et techniques. [...] La grande masse des parlementaires n'y prête qu'une attention très limitée. Ce n'est que lorsque l'actualité scientifique chauffe [...] que les groupes politiques réagissent. Chaque groupe fait appel à des experts qui donnent un avis, lequel peut bien sûr être clairement orienté et porté par des intérêts politiques ou économiques, voire religieux. [...] Par exemple, M. Stéphane Le Foll, Ministre de l'Agriculture, a reconnu avoir réagi [à l'affaire Séralini] à partir de sa seule lecture du *Nouvel Observateur* [...]. Comme il était idéologiquement contre les OGM, il ne pouvait qu'évaluer positivement cette [étude]. Au moins, il a été honnête. Sa position était déjà constituée, [...] et il s'est servi du *Nouvel Obs'* comme appui.

Les grands médias parviennent-ils à trier les informations scientifiques selon leur pertinence ?

La seule chose qui peut les en empêcher est le manque de travail. [...] Pour saisir les énoncés, il faut en réalité aller voir ce qu'il en est réellement de chaque objet traité : peut-on [...] se contenter de copier/coller des définitions ? Tant qu'ils ne s'en tiennent qu'aux discours, les journalistes, comme les autres vont avoir du mal à trier les informations. Il faut connaître les transformations à l'œuvre dans les milieux scientifiques et dans les dispositifs techniques en cause. En outre, les choses qui vont de soi pour le chercheur ne vont pas nécessairement de soi pour les autres, il y a des concepts, des codes, des protocoles, toutes sortes de choses qui pour les scientifiques paraissent évidentes et qui sont inintelligibles pour toute personne extérieure. [...] Les scientifiques eux-mêmes, dès qu'ils changent de discipline, deviennent des béotiens, personne n'ayant la culture suffisante pour embrasser les connaissances de toutes les disciplines, et surtout identifier ce qui est stabilisé, en mouvement, controversé... [...]

« Lorsqu'il y a des débats, certains non-spécialistes finissent par apprendre et rivaliser avec les experts. [...] Les connaissances sont appropriées en fonction des enjeux. »

Mais pour ça il faut des débats et [...] développer un intérêt pour la compréhension des objets en cause.

Les scientifiques devraient-ils se limiter à ne répondre que dans le champ restreint de leurs études ? Sont-ils légitimes à parler sur tous les sujets ?

[...] La jurisprudence est claire sur le fait que les

chercheurs peuvent librement parler de leurs travaux et de leurs conclusions. Quand un organisme de recherche restreint la liberté de parole d'un chercheur, c'est l'organisme qui est fautif. Mais il arrive que des chercheurs tentent de construire un public [...]. La communication authentique de la science prend du temps, et cela passe par la création graduelle des bons réseaux d'interlocuteurs, ce qui peut supposer beaucoup de répétitions mais aussi des prises de risque en laissant opérer la contradiction. [...] Il faut intéresser des acteurs et les faire entrer dans le processus de construction des connaissances [...]. Parler de la science en général a vite fait de générer des malentendus ou des dialogues de sourds. [...] Il n'y a pas que les médias qui pèsent dans ces processus de traduction scientifique, il y a tous les passionnés et les amateurs, qui développent des savoirs et les mettent en réseaux, portent des questionnements ou des alternatives techniques ou méthodologiques, et peuvent servir de relais.

« La légitimité de la parole scientifique se joue dans son mode d'insertion dans des milieux de discussion plus que dans l'imposition d'un savoir conçu d'emblée comme asymétrique. »

Justement, l'amateurisme peut-il faire tomber les barrières entre la science et les citoyens ? L'amateurisme dans le bon sens du terme permet de construire d'innombrables ponts entre sciences et société. [...] On parle de plus en plus de science participative engageant des amateurs ou des praticiens de terrain liés à des activités organisées. En théorie, c'est magnifique : la co-construction de l'objet permet d'avoir un collectif d'enquête qui enrichit les questions et fait avancer la résolution collective d'un problème. [...] Bien sûr il y a des porteurs de cause ou d'intérêt qui construisent ainsi leur légitimité et leur position [...]. Mais il ne faut pas verser dans l'angélisme participatif, la co-construction cela va parfois jusqu'à la sous-traitance, qui n'est pas toujours explicite ! [...]

Le scientifique doit-il séparer son propos scientifique de son propos militant ?

[...] Si les faits avancés résistent à la critique, qu'on soit militant ou chercheur pur ne change rien. [...] Le scientifique militant court le risque de s'enfermer, de ne plus parler qu'à des gens qui sont d'accord avec lui et là ça finit par se voir. Ce qui compte c'est que l'argumentation critique puisse se déployer, que l'information soit recoupée. C'est à partir de cette logique d'enquête et de confrontation que les acteurs peuvent retomber sur leurs pattes. S'il n'y a que la cause qui intéresse les

militants, les chercheurs quant à eux doivent toujours conclure par des questions. Et en toute situation, il faut toujours se méfier de ceux qui ont réponse à tout.

Au vu des difficultés de certains scientifiques à parler dans la presse, le média-training est-il souhaitable ?

[...] Faire rentrer tout le monde dans un même moule de communication n'est pas une bonne idée. [...] Il y a un risque dans les dispositifs d'alignement sur des formats univoques de communication. Les différences doivent être retournées en ressources dynamiques et il faut laisser la place à la variation et à l'expérimentation. [...] La question n'est pas de ressembler à ce qui est jugé parfaitement adapté au format. Chaque question scientifique qui est portée devant le public se vit dans une tension, et cette tension doit être assumée par des individus, dans leur différence. Si on vit mal ses différences, soit on délègue, soit on s'abstient, soit on change le mode de communication... mais j'ai une préférence pour l'aventure de l'argumentation qui pousse devant elle la différenciation en ouvrant des chemins nouveaux pour penser les problèmes. [...] Dans les rencontres scientifiques, on voit aujourd'hui des diaporamas qui se ressemblent tous, c'est terrifiant ! Il faut laisser la surprise et le décalage opérer – sans en faire trop non plus.

« Le malentendu, [...] c'est aussi important que cette espèce de communication creuse qui finit par ne dire que la norme sociale et la grammaire sous-jacente de prêt-à-penser. »

[...] La communication scientifique doit développer des modalités de parole différentes.

Comment le lanceur d'alerte se distingue-t-il du polémiste ? Quand on a affaire à un vrai lanceur d'alerte, l'alerte se détache de sa personne. L'alerte une fois lancée doit suivre sa trajectoire, servir à poser des questions aux institutions, à mobiliser d'autres acteurs, à faire exister de nouveaux problèmes publics ou à en relancer de plus anciens, oubliés ou refoulés. [...]

« Le polémiste se met au centre de l'énonciation, dénonce les autres et cela tourne assez vite à l'anathème. »

Le public n'est pas idiot et discerne assez bien l'alerte de la polémique. Mais peut-être a-t-il parfois envie que la polémique se déploie !

Diriez-vous que les citoyens sont suffisamment informés des controverses et des débats scientifiques ?

Le problème n'est pas l'accès à l'information et aux données, il y en a énormément. Le problème c'est que cela suppose un travail pour les traiter et leur donner du sens. [...] Selon la manière dont on engage un travail sur des informations ou des données, on produit des changements d'états différents et cela a des conséquences sur les autres, en vertu d'un modèle d'influence personnelle bien connu : si on en tire un bénéfice direct, si on veut en imposer aux autres, si on est plongé dans un monde complètement nouveau et qu'il faut s'y adapter, le traitement des informations ne prendra pas le même sens. Les citoyens, dit-on souvent, n'ont pas les clés. En poursuivant l'image je dirais qu'ils ont plutôt des trousseaux de clés. Il leur faut faire un travail pour trouver les bonnes clés. [...] La saisie des informations doit être interrogative, investigatrice, pas passive [...].

« Bien des lacunes et des défauts supposés d'information sont liés au non-investissement des acteurs. »

Après s'il y a des choses cachées c'est un autre problème. Des tas d'acteurs y travaillent, qui portent des mots d'ordres de transparence, de publicité des données publiques. C'est le cas par exemple de Wikileaks. Le fonctionnement médiatique se fait encore très souvent par la révélation, alors que la plupart du temps il ne révèle rien, mais répète une information qui n'intéressait personne peu de temps avant. Il faut donc toujours disposer d'une pluralité de modes d'enquête et de recoupement et c'est largement la responsabilité des scientifiques que de veiller à cette pluralité.

Entretien avec Francis Chateauraynaud (Sociologue, GSPR, EHESS): Entretien à retrouver en intégralité sur le site de la Mission



Agrobiosciences Plus d'écrits de cet auteur sur sa page personnelle du site du GSPR, à lire également son dernier ouvrage *Argumenter dans un champ de forces* (2011)